autrement; c'est le genre le plus pratiqué au Moyen Age alors que le *qaṣīd,* au contraire, y est peu courant, sans doute parce que pas assez dialectal, d'une facture trop proche de celle de la *fuṣḥā,* et, curieusement, les proportions sont inversées de nos jours où le *qaṣīd* l'emporte nettement tandis que le *muwaššaḥ* ne vérifie plus les divisions traditionnelles. Peu de chose sont à dire sur le *mubayyat* sinon qu'il a un nombre indéterminé de vers — au lieu des deux que le *dubayt* persan possède par définition.

Les considérations thématiques, en revanche, sont celles où M. Maqāliḥ se sent le plus à l'aise. Dans ce domaine il va de soi que la paraphrase en langue classique qui précède ou suit le poème cité suffit à éclairer le débat. Nous enregistrons des remarques pleines d'intérêt. Le thème de l'amour est le plus traité jusqu'en 1900 au point que les vers de louange que le *ġazal* est supposé introduire se trouvent complètement oubliés par la mémoire collective et que tel poème mystique est chanté dans les noces et considéré comme uniquement profane. Ici encore la proportion est inverse concernant l'époque contemporaine où la palme revient aux vers relatifs à la politique ou à la société. Le thème social n'était pas absent des poèmes d'antan puisque l'inégalité de l'homme et de la femme, l'horreur d'avoir des filles, la mise à mort de la fille qui a fauté, la stupidité des oppositions sectaires, le marasme économique ont inspiré des poèmes non conformistes. L'humour ne manquait pas alors ni la fantaisie puisqu'on voit un poète imaginer le récit qu'une chemise usée fait de ses tribulations et un autre se lamente de voir arriver la fête d'*al-Aḍḥā* où celui qui est sacrifié c'est le pauvre lampiste qui ne pourra faire face aux dépenses décuplées par cette occasion. Cette attitude volontiers non conformiste — qui va jusqu'à l'emploi de mots crus — est réjouissante et semble constituer le charme le plus assuré de ce genre populaire de poésie. Et l'on regrette que l'auteur ait cru devoir effectuer une censure au cours de sa collecte, refusant de retenir des poésies trop « locales » ou trop osées (p. 335). Mais on doit être reconnaissant à M. Maqāliḥ de nous avoir révélé trente-cinq poètes yéménites parmi lesquels une vingtaine font l'objet d'une notice biographique substantielle.

Charles VIAL
(Université de Provence)

Al-šuʿla l-zarqā'. Rasā'il Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān ilā Mayy Ziyāda, correspondance présentée et annotée par Salmā al-Ḥaffār al-Kuzbarī et Suhayl b. Bišarrū'ī. Damas, *Manšūrāt wizārat al-ṯaqāfa wa-l-iršād al-qawmī,* 1979. 23,5 × 17 cm., 309 p.

Ce recueil de lettres adressées par Ǧubrān à Mayy Ziyāda, cette « Flamme bleue », véritable feu d'artifice d'humour, de gentillesse et de tendresse, regroupe les textes confiés par la famille de Mayy Ziyāda aux deux « éditeurs ». Certes, ceux-ci se sont permis de corriger les « fautes de grammaire » de l'écrivain; certes, cette correspondance est unilatérale et, des lettres de Mayy Ziyāda, nous n'avons que ce qu'en a publié Ǧamīl Ǧabr (*Rasā'il Mayy,* Beyrouth 1951); certes, certains passages de ces lettres ne sont pas inédits et ont paru dans les revues avant d'être repris par Ǧamīl Ǧabr (*Rasā'il Ǧubrān,* Beyrouth 1951). Et pourtant ce livre est un document indispensable pour mieux comprendre Ǧubrān.

Plusieurs qualités lui confèrent sa valeur. D'abord, le travail d'annotation des deux commentateurs est utile et éclairant. Ensuite, les lettres reproduites *in-extenso* fournissent des indications

BCAI 1 (1984) Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān – Mayy Ziyāda: Al-šuʿla l-zarqā'. Rasā'il Ǧubrān ilā Mayy Ziyāda , correspondance présentée et annotée par Salmā al-Ḥaffār al-Kuzbarī et Suhayl Bišarrū'ī, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sur les journaux que lisait Ǧubrān, sur ses souvenirs, ses nostalgies et ses goûts artistiques. L'écrivain-peintre y apparaît plus soucieux de musique, de peinture et de sculpture que de littérature. Il englobe dans une même admiration Rodin, le peintre Eugène Carrière, Debussy, Delacroix, Puvis de Chavannes (pp. 86, 159-160). Et surtout, il parle de sa propre œuvre et des sources de son inspiration, rapportant le dialogue avec sa mère, qui fut à l'origine du titre des « Ailes brisées » (p. 82). Dans une lettre datée de 1920 (p. 85), il précise la chronologie de certains de ses écrits : « Les écrits [regroupés] dans la *Damʿa wa-btisāma* [recueil d'articles et de poèmes en prose, publié en 1914] sont les premiers qui aient paru dans les journaux. C'est du verjus de raisin (*ḥuṣrum karmī*), écrit-il, que j'avais rédigé bien avant *ʿArā'is al-murūǧ* [recueil publié en 1906] ».

Mais l'intérêt essentiel de ces lettres réside dans les rapports entre le poète et la femme de lettres, qui ne se sont jamais rencontrés, dans les reproches, les mots tendres, les encouragements et cette analyse de soi et de l'autre qui est toujours la partie la plus émouvante des correspondances. Il lui donne des conseils parfois contradictoires. En 1919, il l'encourage à dépasser l'histoire littéraire pour s'essayer dans la poésie ou dans une œuvre d'imagination, comme l'ont fait, écrit-il « Sapho, Elizabeth Browning et Alice Schriner » (p. 37). A la fin de 1920, « pourquoi, lui demande-t-il, n'apprends-tu pas aux écrivains et poètes d'Egypte à avancer dans des voies nouvelles ? Toi seule peux le faire ... Tu es, Mayy, une fille de l'aurore nouvelle; pourquoi ne réveilles-tu pas les dormeurs ? ». Les premières lettres sont datées de 1919 et font suite à une correspondance antérieure inédite. Mayy est d'abord désignée de manière très protocolaire comme *ḥaḍrat al-adība al-fāḍila al-ānisa Mārī Ziyāda al-muḥtarama,* avant de devenir progressivement *ṣaġīratī* ou *rafīqatī,* « ma petite fille », « mon amie » (p. 147) et *ṣaġīratī al-maḥbūba* « ma petite bien-aimée » (p. 148).

Par deux fois, en 1924 (p. 181) et en 1931 (p. 206), il envoie à Mayy le dessin d'une paume ouverte d'où monte une flamme (bleue dans le second dessin), symbole de l'offrande d'amitié ou d'amour, qui donnera au présent recueil de lettres son titre.

L'ensemble des missives couvre surtout les années 1919-1920. Puis elles deviennent rares. Les deux dernières sont une lettre de condoléances à Mayy, après la mort de son père, en 1929, et le dessin de la main à la flamme bleue, en 1931, année de la mort du poète.

La seconde partie du recueil (p. 192 à 309) est formée de la reproduction de toutes les lettres publiées dans la première partie, documents précieux et manuscrits, avec les « fautes de grammaire », les dessins, les cartes postales, les invitations à des expositions.

Cet ouvrage aura sa place dans toutes les bibliothèques d'arabisants, en tant que document révélateur de la pensée et de la sensibilité arabes modernes.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Ṭaha WĀDĪ, *Ṣūrat al-mar'a fī al-riwāya al-muʿāṣira.* Le Caire, Markaz kutub al-šarq al-awsaṭ, 1973. 17 × 24 cm., 422 p.

Le « roman contemporain » dont il s'agit est le roman égyptien uniquement, comme ne le dit pas l'auteur, professeur à l'Université du Caire.

BCAI 1 (1984) Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān – Mayy Ziyāda: Al-šu'la l-zarqā'. Rasā'il Ǧubrān ilā Mayy Ziyāda , correspondance présentée et annotée par Salmā al-Ḥaffār al-Kuzbarī et Suhayl Bišarrū'ī, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net